

Fernand Rude : les insurgés de la Croix-Rousse

La réédition d'un classique, "Les Révoltes des canuts".

Publié le 04 octobre 2007 à 12h28 - Mis à jour le 04 octobre 2007 à 12h28

Temps de Lecture 4 min.

- [Partager sur Facebook](#)
- [Partager sur Twitter](#)
- [Envoyer par e-mail](#)

"A Paris la guerre civile, à Lyon, la guerre servile ; dans les deux cités, la même lueur de la fournaise." En distinguant dans *Les Misérables* les troubles parisiens des lyonnais au début des années 1830, Victor Hugo minimise le caractère politique de la révolte des canuts. Ce n'est pas la seule confusion commune, comme celle qui consiste à réunir dans une même logique les deux mouvements, celui de novembre 1831, les "Trois Glorieuses prolétariennes", et celui d'avril 1834, la "Semaine sanglante".

Ces révoltes ont leur particularité, celle de la ville de Lyon, où l'industrie se développe depuis le XVI^e siècle autour de la soierie, et dans un cadre, la Fabrique. Les acteurs en sont les marchands-fabricants, qui fournissent la matière première et écoulent les produits, et les chefs d'atelier, qui possèdent les machines à tisser et travaillent à domicile avec quelques compagnons.

Ces ouvriers, les canuts, fabriquent les pièces de soie et sont payés selon un "tarif" fixé par le fabricant. A son propos, les contentieux sont nombreux. Ils peuvent se conclure, comme en 1744 et en 1786, par des révoltes. La même question se pose au début des années 1830, aggravée par l'invention de Jacquard, un métier à tisser qui permet à un seul travailleur d'être aussi productif que six. Dans ce contexte, nombre de chefs d'atelier manifestent leur intérêt pour le mutualisme, cette doctrine économique fondée sur l'entraide et le développement au sein d'associations. Ils donnent à cet ancêtre de l'économie sociale une dimension pédagogique : *"Nous apprendrons que l'homme pauvre n'est pas un pauvre homme."*

Ces années-là, à plusieurs reprises, les fabricants révisent le tarif à la baisse. Ils expliquent cela par les mutations de la fabrique et *"prétextent la concurrence étrangère, dont ils ne cessent de grossir les méfaits, même lorsque leurs affaires sont florissantes"*. Marqués par la révolution de Juillet 1830, influencés par les idées socialistes naissantes, les canuts revendiquent un tarif minimal, et l'obtiennent. Certains fabricants refusent de l'appliquer. Quelques ateliers se mettent en grève puis, le 22 novembre 1831, c'est l'ensemble des travailleurs de la soie qui s'insurgent au cri de *"Vivre en travaillant ou mourir en combattant"*. Ils dévalent les pentes de la Croix-Rousse et se rendent maîtres de la ville après des affrontements meurtriers avec une Garde nationale composée notamment de négociants. L'armée quitte Lyon et les autorités locales se font discrètes. Car l'importance de cette révolte vient aussi des effectifs : les canuts sont alors la plus grande concentration de travailleurs d'un même secteur dans toute l'Europe.

Le 24, les insurgés forment un gouvernement provisoire à l'hôtel de ville. Dix jours plus tard, l'armée entre sans difficulté dans Lyon. Une centaine de canuts sont arrêtés, quelques-uns jugés, tous acquittés. A la suite de cette révolte avant tout sociale (il s'agissait d'obtenir plus ou de ne pas gagner moins lorsque l'on travaillait), la bourgeoisie lyonnaise commence à entreprendre vers les campagnes alentour ce que l'on appellerait aujourd'hui une délocalisation : les paysans sont censés être plus sages que les ouvriers de la Croix-Rousse.

En 1834, le scénario semble se reproduire. Au mois de février, les fabricants baissent le prix de certaines pièces. En riposte, une grève dans laquelle mutualistes et républicains sont fort actifs paralyse la Fabrique.

La reprise du travail est votée après dix jours sans que rien ne soit obtenu et certains ouvriers sont poursuivis. Le 9 avril, jour du procès, des canuts sont à nouveau en grève. Le schéma est le même qu'en novembre 1831 : "*atroupements, construction de barricades et recherche de fusils et de munitions*". Une véritable bataille touche la Croix-Rousse et les faubourgs ouvriers de la Guillotière et de Vaise. Mais la leçon a été tirée de la première révolte. Elle l'a été par des canuts, où les militants sont plus nombreux, qui en politisent les enjeux. Elle l'a été également par les pouvoirs publics qui n'hésitent pas à réprimer. Les morts se comptent par centaines.

L'ouvrage de Fernand Rude, que les éditions La Découverte ont eu l'heureuse idée de rééditer, établit une relation précise de ces deux révoltes lyonnaises. Mais ce livre d'histoire est aussi un objet d'histoire, et la postface inédite de Ludovic Frobert le situe bien dans son cadre historiographique et ses prolongements, marqués notamment par la grande thèse d'Yves Lequin sur les ouvriers de la région lyonnaise. Elle présente également l'auteur.

Historien, Fernand Rude a soutenu en 1944, à l'Ecole pratique des hautes études, sa thèse sur *Le Mouvement ouvrier à Lyon de 1827 à 1832*. L'ouvrage aujourd'hui réédité, initialement publié en 1982, est le dernier de tous ceux qu'il a consacrés aux canuts. Dans le premier, *L'Insurrection ouvrière à Lyon de 1831*, paru pour le centenaire de la révolte, il développait une approche (presque) conforme aux analyses du Parti communiste dont il était un jeune militant. Ses séjours en URSS, les leçons qu'il en a tirées, son engagement également au sein de la Résistance, dans le Vercors, l'ont amené à assumer, tout en étant sous-préfet après la Libération, une orientation plus libertaire. Ludovic Frobert souligne "*l'influence de Bakounine, puis probablement de Camus*" dans cette approche historique moins datée que l'on aurait pu le craindre, précisément du fait de la sensibilité de Fernand Rude à la condition ouvrière.